

10. Marie-Thérèse Charlotte, fille du roi Louis XVI, née à Versailles, le 19 décembre 1778, veuve d'Angoulême.

20. Caroline-Ferdinande-Louise, duchesse de Berry, née le 5 novembre 1798, veuve de S. A. R. Mgr. le duc de Berry, et mère de Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné, duc de Bordeaux, né à Paris le 20 septembre 1820, et de Marie-Louise-Thérèse, née à Paris, le 21 septembre 1819.

Italie.—Sa Sainteté Grégoire XVI, Maur Capillari, de l'ordre des Bénédictins Camaldules, né à Bellune, le 18 septembre 1765, réservé *in pectore* par S. S. Léon, dans le Consistoire du 21 mars 1825, déclaré dans celui du 13 mars 1826, élu Souverain-Pontife, à Rome, le 2 février 1831, couronné le 6 du même mois.

Espagne.—Isabelle (Marie-Louise), née le 10 octobre 1830.

Autriche.—Ferdinand Ier, empereur, roi de Bohême et de Hongrie, né le 19 avril 1793.

Deux-Céciles.—Ferdinand II, né le 12 janvier 1810.

Angleterre.—Victoria I, Maria-Alexandrine, née le 24 mai 1819.

Bavière.—Louis Charles-Auguste, né le 25 août 1819.

Brésil.—Pierre II, empereur, né le 23 décembre 1825.

Pays-Bas.—Guillaume II, né le 6 octobre 1786.

Belgique.—Léopold Ier, né le 16 décembre 1830.

Portugal.—Dona-Maria II, Da Gloria, né le 4 avril 1819.

Prusse.—Ferdéric-Guillaume IV, né le 15 octobre 1795.

Russie.—Nicholas Ier, Paulowitch, né le 7 juillet 1796.

Sardaigne.—Charles-Albert, né le 2 octobre 1798.

Saxe.—Ferdéric-Auguste, né le 8 mai 1797.

Suède et Norvège.—Ferdinand-Oscar.

Turquie.—Abdul-Medjid Khan Ier, né le 19 avril 1823.

Wurtemberg.—Guillaume, né le 27 septembre 1781.

Hanovre.—Ernest-Auguste né le 5 juin 1771.

Lucques.—Charles-Louis, infant d'Espagne, duc de Lucques, né le 22 décembre 1799.

Bade.—Léopold, grand duc, né le 29 août 1790.

Modène.—François IV, Joseph-Charles-Ambroise-Stanislas, né le 6 octobre 1779.

Parme.—Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, née le 12 décembre 1791.

Hesse-Electorale.—Guillaume II, né le 28 de juillet 1777, électeur.

Grand-Duché de Hesse.—Louis II, né le 26 décembre 1777, grand-duc.

Toscane.—Léopold II, grand-duc, né le 3 octobre 1797.

Grèce.—Othon-Frédéric-Louis, né le 1er janvier 1815.

Bolivie.—Général Bolívar, président.

Chili.—Général Piédro, président.

Equateur.—Général Flores.

Etats-Unis.—John Tyler, vice-président.

Mexique.—Bustamente, président.

Nouvelle-Grenade.—De Marquez, président.

Pérou.—Gamarra, président.

Rio de la Plata.—Le général Rosas, président.

Vénézuëla.—Le général Paëz.

LA VIERGE DE THURINGE.

LEGENDE SAXONNE.

Les dix jours accordés aux douleurs de la princesse se passèrent. Épuisée par ses longues veilles, la troupe des vierges succomba au sommeil : mais les premières clartés du jour leur firent apercevoir une longue et épaisse barbe rousse qui garnissait le menton de la princesse.

Les apprêts de la fête nuptiale se poursuivaient cependant au palais du prince des Sorbes, qui envoya à la princesse quelques-unes de ses femmes, chargées de lui porter les magnifiques vêtements dont il comptait parer sa victime.

Les vierges de Thuringe se repandaient en actions de grâces pour le prodige qu'avait opéré en faveur de la princesse son tout-puissant époux, lorsque, informé tout à coup du changement qui faisait leur joie, le prince sorbe accourut lui-même pour se convaincre par ses propres yeux que ce n'était point une horrible illusion. Convaincu bientôt de la réalité de la merveille qui faisait son désespoir, le Sorbe saisit la princesse par cette barbe touffue qui excitait sa fureur, et, la traînant sur le parvis de son appartement, il voulut la forcer à lui déclarer quel était le sorcier dont la puissance magique l'avait ainsi défigurée.

Les suivantes de la princesse, la voyant si cruellement traitée, poussaient jusqu'au ciel des cris de désespoir ; mais la fille du margrave, se relevant calme et pleine d'une haute dignité, de son sein un crucifix d'or et le montrant au barbare, lui dit avec douceur : "Je ne connais point la magie, les chrétiens en ont horreur ! le fils de Dieu, dont je suis l'épouse, et dont tu vois ici l'image, a fait ce qui cause ta colère."

Ces paroles, loin de calmer la fureur du Sorbe, la portèrent jusqu'à l'exaspération. "C'est ce Crucifié, dit-il, qui t'a fait ainsi mé-

connaissable et horrible à mes yeux ;—eh bien ! tu vas mourir comme lui, et tu lui diras ma vengeance !"

Des soldats armés furent appelés aussitôt ; ils mirent à mort toutes les compagnes de la princesse et la chargèrent elle-même de lourdes chaînes. Une croix fut élevée sur les bords de la Saale, et vers le soir de cette terrible journée la vierge de Thuringe y fut attachée par les mains seulement, ses pieds posant à terre ; le Sorbe cruel n'avait sans doute pas examiné avec assez d'attention le crucifix que lui avait montré la princesse, il n'avait pas vu que les pieds du Sauveur étaient également percés de clous, et attachés à l'arbre de vie. Après le coucher du soleil, bourreaux et soldats se retirèrent dans la ville, abandonnant la princesse aux tortures de sa situation, qu'adouçissait le souvenir des souffrances de son céleste époux. D'épaisses ténèbres couvraient les rives de la Saale, et la vierge crucifiée épanchait son cœur en ardentes prières. Tout-à-coup parut près de sa croix un vénérable vieillard, portant en ses bras un luth béni aux Saints-Lieux, qu'il venait de visiter, et sa charitable compassion s'occupait à trouver le moyen de détacher de la croix la martyre du Christ. Mais Edeline s'y opposa, se sentant mourir et ne voulant pas se voir privée de la céleste couronne promise à ses souffrances. "Puisque tu as vu, lui dit-elle, les saints lieux où naquit et mourut le Sauveur, chante-moi, vénérable frère, un cantique de Sion qui me remplisse de joie à mes derniers instants !" Le pèlerin, s'agenouillant aux pieds de la croix, et tirant de son luth de suaves harmonies, satisfait à ce pieux désir. Au moment de mourir, Edeline déchaussa un de ses pieds et dit au pèlerin : "Je n'ai rien à te donner pour prix de ta charité ; prends cette mule et la garde en souvenir de mon heure suprême !" Ce furent les dernières paroles de la vierge de Thuringe, qui rendit doucement sa belle âme aux cieux. Le pèlerin, suffoqué de larmes, releva la mule d'or, la cacha dans son sein et s'enfonça de nuit dans les âpres sentiers de la montagne.

La forêt de Thuringe forme, comme nous l'avons dit une longue chaîne de montagnes, en grande partie composée de couches d'ardoises, dont les diverses inclinaisons témoignent des convulsions primitives qui les ont bouleversées et qui, peut-être, leur ont donné l'existence. Il en est résulté une multitude de précipices, qui, la nuit surtout, rendent très dangereux les pas du voyageur. Ecbold, le pèlerin, ne pouvait cependant attendre le jour, car la contrée entière, tant que le soleil était sur l'horizon, se trouvait infectée de brigands sorbes. Il brava donc tous les périls, et, avec la protection divine, il parvint à franchir ce redoutable passage avec tant de facilité, qu'au lever du soleil son regard embrassait avec bonheur les riantes contrées de la Thuringe. A l'aide de son luth et de ses chants, il rassemblait autour de lui les habitants du pays ; il leur racontait le martyre et la mort de la fille de leur prince, et les sanglots de tout un peuple accueillaient ses récits. Le soir, il demandait l'hospitalité dans quelque château, où son habit lui procurait une facile entrée. Il était dans les méurs de ces temps que les seigneurs châteaux réunissent à leur repas du soir leurs hommes d'armes et tous les vassaux qui se trouvaient au château. Après le repas, le pèlerin prenant son luth et faisait entendre une sorte de ballade qui retraçait les souffrances et la mort d'Edeline. Les dames châtelaines et leur suite fondaient en larmes, mais les hommes d'armes, leurs seigneurs en tête, frémissant de colère, juraient sur la croix de leurs glaives de venger dans le sang des Sorbes un si atroce forfait. Ce fut ainsi que, parcourant tous les châteaux de la province, et appelant à la vengeance la vaillante chevalerie de Thuringe, Ecbold parvint à l'antique Herbolis, résidence des ducs de Franconie.

Qui pourrait peindre la fureur qui éclata dans les yeux et sur la face martiale du duc, lorsqu'il entendit le récit du pèlerin ?

Un témoignage de la vérité de ce funeste récit, la mule d'or, léguée par la princesse expirante, était exposée à tous les yeux par le pèlerin, et vénérée comme une précieuse relique consacrée par un glorieux martyr. L'on se souvient que le duc de Franconie avait autrefois recherché la main d'Edeline. Il avait reçu ses refus comme un chrétien qui n'oserait être rival de son Dieu, et depuis lors il s'était déclaré le chevalier de la vierge de Thuringe. Il fut fidèle à son devoir de chevalier. Sa main nerveuse se crispa sur la poignée de son épée, et d'une voix terrible il ordonna de planter sur le donjon du château sa bannière de guerre. Des courriers parcoururent, par son ordre, tout le duché, et appelèrent autour du suzerain ses vassaux, barons, bourgeois et vilains. Tous les seigneurs bannerets accoururent à cet appel, et le duc leur proposa de marcher à l'instant contre le prince des Sorbes. Mais, plus prudent que l'infortuné margrave de Thuringe, il songea d'abord à s'assurer des défilés de la montagne. Un corps d'archers d'élite pénétra par plusieurs directions dans la forêt de Thuringe, et, à son retour, s'embusqua der-